

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 52 [i.e. 53]

Artikel: Paris à la course : (fin)
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184939>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

L'écot de Morges.

La renommée nous gratifie d'une soif inextinguible. Elle est bien injuste. Les exigences du gosier ne sont que pour une faible part dans la quantité de liquide que tout bon Vaudois croit devoir absorber. Nous buvons souvent par habitude, par convenance, pour ne pas désobliger. Le Vaudois « bon enfant » ne sait rien refuser, pas même la Constitution fédérale, lorsqu'on y met un peu d'insistance, comme on l'a fait en 1874. Traiter une affaire sans entrer au café voisin, se rencontrer à Lavaux sans rendre visite à la cave, serait une grave atteinte aux usages reçus. On ne s'aborde pas sans parler du temps qu'il fait et sans ajouter : « Allons boire un verre. » La conversation ou le plaisir de se revoir aidant, l'unité devient pluralité ; si bien qu'à Lavaux on en est venu à dire, pour se rapprocher un peu de la vérité : « Allons en boire trois. » Il est vrai qu'ils sont petits.

On boit par convenance ; et c'est ici que nous voulons payer un juste tribut de reconnaissance aux auteurs restés inconnus de l'expression : *Faire l'écot de Morges*. Ils ont, dans bien des cas, retenu les buveurs en de justes limites ; ils sont devenus les auxiliaires précieux de la Société de tempérance, sans s'en douter, probablement.

L'une de ces occasions inévitables dont nous parlions plus haut, vous fait entrer dans un café avec quelques amis, quoique le temps vous presse beaucoup plus que la soif. Vous hâtez l'ingurgitation afin d'en avoir plus tôt fini. Mais voilà que la générosité malencontreuse d'un de vos compagnons s'obstine à régler l'écot. Là-dessus, protestations énergiques, et discussion qui ne se termine décemment que par l'arrivée de nouveaux litres que chacun paie à son tour, gracieusement, lors même qu'il regrette intérieurement cet excès de dépense aussi nuisible à sa bourse qu'à sa santé.

Un rendez-vous manqué, un bon mal de tête, les reproches indignés d'une moitié conjugale justement courroucée, tels sont les résultats ordinaires de ces parties que chacun, malgré soi, contribue à prolonger, par un faux air de libéralité.

Mais si, par une heureuse inspiration, quelqu'un s'écrie dès l'abord : « Faisons l'écot de Morges », cette simple phrase souvent met tout le monde d'accord ; on l'accepte comme une sentence : c'est sans

doute un effet de la confiance absolue qu'inspirent nos bons amis de Morges, de qui nous viennent tant de bonnes choses.

« Faisons l'écot de Morges ! » Suprême ressource pour arrêter court celui qui veut vous faire boire malgré vous ; excellente recette pour les fonctionnaires, les gens d'affaires, appelés à subir la libéralité d'autrui dans la plus large mesure et à avaler des verres sans nombre.

« Faisons l'écot de Morges ! » C'est la règle que tous devraient suivre surtout dans la crise actuelle, où l'économie la plus stricte est nécessaire, où la vraie libéralité trouve tant d'occasions de se manifester.

Nous signalons l'écot de Morges à la Société de tempérance, qui devrait l'ériger en maxime et en rechercher avec nous les premiers auteurs, dignes d'être mis au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

E. D.

Paris à la course.

(Fin.)

En me quittant, au lieu de rentrer chez eux, Favé et Grognez jugèrent à propos d'aller serrer la main à leur compatriote Joyet, détenteur d'un charmant café rue Lafayette, où l'on trouve de l'excellent vin du canton de Vaud. Ils firent sauter de nombreux bouchons et ne quittèrent la partie que vers 11 heures du soir ; aussi ne surent-ils point retrouver le chemin de leur domicile, situé rue Quincampoix. Après avoir erré longtemps de rue en rue, complètement désorientés, ils se renseignèrent auprès d'un passant, qui leur fit observer qu'ils s'étaient considérablement éloignés de la direction qu'ils auraient dû suivre en quittant la rue Lafayette ; « mais, ajouta-t-il, je vais précisément dans votre quartier et vous n'avez qu'à me suivre. » A peine avaient-ils fait un quart d'heure de marche que de vagues soupçons s'emparèrent de nos deux compagnons, auxquels maintes personnes avaient dit en partant : « Prenez garde !... vous serez exploités de toute façon ; méfiez-vous de ces individus trop complaisants qui vous offrent leurs services avec la meilleure grâce du monde et finissent toujours par vous entraîner dans tel lieu où votre bourse et votre honneur ne peuvent manquer de recevoir de graves atteintes. »

Voyant qu'ils n'arrivaient pas, ils se regardèrent et échangèrent quelques phrases en patois :

— *Crâio que nein affaire avoué on mauvais dieux*, dit Favey.

— *Mé assebin; ne sé pas tráo io no váo mená.*

— *Se te váo mé craîré, fot láí onna motcha*, ajouta Favey.

Et Grogruz de donner un vigoureux soufflet à celui qui avait bien voulu leur indiquer leur chemin et les accompagner avec cette amabilité, cette politesse qui caractérise l'habitant de Paris. De là une scène qui attira sur les lieux, en moins de 5 minutes, une centaine de personnes.

— On vous connaît, vous, disait Grogruz à celui qu'il venait de frapper..., quand même on n'est pas d'ici y faut pas veni nous embêter....

— Veuillez me suivre, interrompit un gardien de la paix.

— Ecoutez-voir, mossieu de la police, on est enco des braves gens... Peut-on vous offrir un verre de vin, je voudrais vous expliquer....

— Vous vous expliquerez devant le commissaire, répondit l'agent de la force publique.

Et un instant après, la porte du poste voisin se refermait sur mes deux compagnons de voyage.

La personne qui avait été l'objet de leurs injustes soupçons et dont ils avaient si brutalement récompensé le louable empressement, était un employé supérieur d'un des ministères français.

A cette révélation, les deux coupables prirent quelque souci de leur position et protestèrent de leur honnêteté par maintes supplications, dans lesquelles Grogruz répétait sans cesse : « On appartient à de braves gens.... y faut pourtant pas croire.... Mon père a été 23 ans syndic.... Et puis si faut payer les frais on est là!.... On n'est pas venu sans argent. »

— *Faut pas tant lo bragá*, disait à demi-voix Favey, qui tenait à faire des économies.

Le commissaire fit un signe à l'agent, qui ouvrit la porte d'une petite chambre, très faiblement éclairée.

— Attendez voir deux minutes. Y aurait-y pas moyen de dire un mot à Mossieu Gambetta, ce brave citoyen, qui vient toutes les années par chez nous?...

— Tout fut inutile. Quelques instants après, les deux Vaudois étaient au clou, cuvant à loisir, sur des matelas un peu durs, l'excellent Yvorne de leur ami Joyet.

Le lendemain matin, je quittais ce Paris, si remarquable à tant d'égards, et dont les mille attraits vous enlacent et vous retiennent comme les bras d'une personne aimée.

Il arrive un moment, néanmoins, où l'on éprouve le besoin de rentrer dans son « chez soi » et de reprendre le cours régulier et calme de ses habitudes.

Car il ne faut point se le dissimuler, malgré tous ses agréments, tous ses plaisirs, toutes les facilités qu'il offre aux visiteurs, le séjour de Paris devient vite fati-

gant, pour celui qui n'y est pas définitivement installé. Le grand fléau, c'est un encombrement général, incessant. « Il faut, comme le dit très bien un chroniqueur, faire queue partout. Vous arrivez à la mairie pour vous marier... Une demi-douzaine de couples sont déjà là qui attendent leur tour. Vous entrez au cimetière pour vous faire enterrer... il vous faut attendre que l'enterrement en train soit terminé. Vous voulez affranchir une lettre... le bureau regorge de gens qui viennent en faire autant. Vous allez au théâtre voir la pièce en vogue... La queue commence à midi. Il pleut à verse : à la force des poignets et des coudes vous vous introduisez dans le bureau de l'omnibus... On vous donne le n° 192. Votre tour finit par arriver. Vous vous trouvez en concurrence avec une douzaine de personnes qui ont toutes le même numéro, de sorte qu'il s'agit de grimper à l'assaut dans la voiture. Au café vous demandez le journal?... Il est en main... Le billard?... Il n'est pas libre.

Et voilà comment une partie de l'existence se passe à *faire queue*. Voilà pourquoi, nous autres Suisses, nous nous sentons parfois mal à l'aise au sein de ce mouvement fiévreux de la grande capitale; voilà pourquoi, malgré toutes ses splendeurs, nous préférons revenir dans notre petite ville, dans notre village à moitié caché dans les arbres comme un nid sous la verdure, dans nos petites maisons blanches, aux tuiles rouges, où l'on trouve toujours assez de place et d'affection. L. M.

Lo croubelion dâo moulin.

Clliâo tsancro dè valets lè sâvont totès quand l'est que volliont allâ ai felhiès. Lè pères dâi pernettès ont bio fèrè totès lè z'herbès dè la St-Djan po gravâ lâo bouébès d'aberdzi et po ne pas laissi eintrâ lè z'amoeirâo, n'avangont pas mé què se volliavont vouedi lo lè avoué n'écoualetta; l'est veré que la mâiti dâo teimps lè mères sont d'accœo avoué lè bouébès et que diabe volliâi-vo qu'on hommo solet fassè contrè duè fennès; l'est coumeint se 'na dzenelhie sè branquâvè contrè dou renâ. Ei pi tot lâo z'est bon à clliâo corratîao : on étsila, onna suvire, on grougnon, on moué dè dzévalès; poru que sè pouéssont ganguelhi et attrapâ la fenétra dè la gaupa, ne lâo tsau pas quiè preindrè; mâ ariâ vo jamé cru qu'on vilho croubelion aussè pu servi on iadzo à ion?

L'étâi ion dè clliâo croubelions rionds, ein vouzi, avoué duè manoliès po lè portâ. On s'ein sai quand on trait lè truffès po lè ramassâ, que l'ein faut adé dou âo trâi, ion po lè petites, ion po lè grossès et ion po lè gatâiès, qu'on ne lè méclliè pas po cein qu'on a meillâo teimps po couâirè ai caions et mémameint po fèrè lo dinâ, qu'on n'a pas fauta dè totès lè reteni. Adon lo croubelion ein quiestion étâi on bocon use; l'avâi on perte drâi âo mâitein dâo fond, que faillâi mettè on petit bet dè lan, onna folhie dè tchou âo bin onna folhie d'avi quand l'est qu'on volliâvè s'ein servi.